Paru en 2007 dans *Le Spectacle du monde*

EMMANUEL BERL

André Malraux l'accusait de ne pas avoir l'« esprit conclusif ». D'autres lui ont reproché ses « contradictions » et son goût du « paradoxe ». « Il fut, écrit Bernard de Fallois, un généraliste dans une époque où l'on ne faisait plus confiance qu'aux spécialistes, un libéral dans une époque où les passions partisanes et les fureurs idéologiques faisaient de l'intolérance une vertu, un modeste dans une époque où le vedettariat triomphait en littérature ». Ajoutons à cela qu'il ne critiquait jamais une opinion sans s'être d'abord interrogé sur les raisons que l'on avait eues de la formuler. Il ne faut pas aller chercher plus loin pour comprendre les causes de l'injuste oubli où Emmanuel Berl est tombé en un temps où l'on ne déteste rien tant que les inclassables.

Né au Vésinet en août 1892 dans une famille de la haute bourgeoisie apparentée à Bergson et à Proust, Emmanuel Berl est aussi le cousin de la future Lisette de Brinon. Son père et son grand-père paternels sont industriels. Sa mère, née Hélène Lange, provient d'une famille d'universitaires. « J'appartiens, confiera-t-il dans *Sylvia* (1952), à une de ces familles françaises qui, à la fois, restent juives et ne le sont plus. Elles répugnent à la conversion, et elles ne vont plus à la synagogue ».

Mobilisé en août 1914, il va connaître l'horreur des tranchées (« On ne pouvait plus donner un coup de pioche sans tomber sur quelque tronçon de cadavre »), avant d'être réformé en 1917 pour maladie respiratoire. Expérience déterminante, comme pour tous les jeunes hommes de sa génération. Dès son enfance, Berl avait détesté la guerre. Après l'avoir faite, avec courage (il a été décoré de la Croix de guerre en 1916), il la déteste plus encore – tout comme il exécrera désormais le nationalisme, dans lequel il voit « une façon d'ériger en absolu ce qui ne l'est pas ».

Au lendemain de la guerre, il fréquente les surréalistes, se lie avec Louis Aragon et surtout avec Pierre Drieu La Rochelle, qui fut son condisciple au lycée Carnot. En 1923, il est critique littéraire à *L'Europe nouvelle*. L'année suivante, son ami d'enfance Gaston Bergery devient directeur du cabinet d'Edouard Herriot, ce qui lui permet d'entrer en contact avec nombre d'hommes politiques. Mais son premier ouvrage, *Méditation sur un amour défunt*, paru en 1925, passe à peu près inaperçu.

En février 1927, il lance avec Drieu La Rochelle un bimensuel intitulé *Les Derniers Jours*. Le 1er mars, il y écrit : « Le capitalisme ne saurait créer une idéologie : il est une absence d'idéologie, la négation même de tout idéal humain […] Le communisme ? Je ne puis pas lui faire confiance tant qu'il semble vouloir consolider le matérialisme capitaliste […] Comme le capitalisme a pour objet la production plutôt que la répartition des richesses, [le communisme] ne peut être efficacement nié par une révolution efficace que dans la mesure où l'homme, soudain, reculera devant la machine, rejettera la production standardisée et changera l'idée qu'il se fait du progrès ». Le journal disparaît dès le mois de juillet, après avoir publié sept numéros. La même année, Berl publie chez Grasset *La route n° 10*, ouvrage refusé chez Gallimard qu'il a dédié à Drieu.

En 1928, il participe avec Edouard Berth, Marcel Déat, Bertrand de Jouvenel et Pierre Mendès France à la rédaction des *Cahiers bleus* que vient de lancer Georges Valois. C'est aussi l'époque où il rencontre André Malraux, à qui il dédiera l'année suivante le livre qui va le faire connaître : *Mort de la pensée bourgeoise*.

Paru chez Grasset en avril 1929, *Mort de la pensée bourgeoise*, qui sera bientôt suivi de *Mort de la morale bourgeoise* (1930), puis d'un essai sur *Le bourgeois et l'amour* (1931), connaît en effet un grand retentissement, mais vaut aussi à son auteur la réputation de s'être « rallié au communisme » (Daniel Halévy). Berl y écrit que « la pensée est révolutionnaire, ou elle n'est pas », ce qui peut se comprendre de bien des manières. Sur la bourgeoisie, et surtout le bourgeoisisme, il multiplie les formules : « Le bourgeois croit qu'il est dans le même rapport avec le prolétaire que l'âme avec le corps », ou bien : « Le bourgeois ne prétend pas que les choses aillent bien ; tout ce qu'il affirme, c'est qu'elles ne peuvent aller mieux ». Dans sa préface à *Mort de la morale bourgeoise*, il prendra néanmoins soin de préciser : « Que la tendance marxiste de ma pensée soit, incontestablement, plus forte dans ce livre que dans le premier, ne me rapproche pas du communisme ». Dès 1931, il se brouille d'ailleurs avec Henri Barbusse et rompt tous ses liens avec les communistes.

Entré en politique chez les radicaux, c'est surtout avec des écrivains de toutes opinions qu'il noue les rapports les plus étroits. Tout jeune, il a fait la connaissance de la comtesse de Noailles, de Proust et de Cocteau. Bientôt, il va compter parmi ses amis, non seulement Aragon et Drieu, mais aussi André Breton et Paul Morand, Colette et Daniel Halévy, André Malraux et Marcel Aymé, Abel Bonnard et Saint-John Perse, Gide et Malaparte, Jean Guéhenno, Gabriel Marcel, Julien Benda, François Mauriac et bien d'autres.

En 1932, dans *La politique et les partis*, il écrit : « La relève de générations n'est pas opérée. Au retour d'une guerre où nous n'avions pas de chefs, nous retrouvons l'absence complète de maîtres ». La même année, Gaston Gallimard lui confie la direction de *Marianne*, hebdomadaire de gauche créé pour faire pièce aux deux grands hebdomadaires de droite du moment, *Candide* et *Gringoire*. Le journal, dont le premier numéro paraît le 26 octobre 1932, atteindra dès l'année suivante un tirage de 120 000 exemplaires – mais *Gringoire* sera alors en passe d'atteindre les 800 000 exemplaires ! Berl y fait écrire Robert Desnos, Joseph Kessel, Jean Cocteau, Jules Romains, Sacha Guitry, Ramon Fernandez, Henry de Montherlant, André Malraux, Madeleine Renaud, Georges Simenon, André Beucler, Colette, Georges Bernanos, sans oublier Mistinguett et Walt Disney ! Pierre Brossolette s'occupe du secrétariat de la rédaction.

Emmanuel Berl défendra dans *Marianne* une ligne favorable au Front populaire, mais exprimera aussi sa sympathie pour les « néo-socialistes », tout en défendant un pacifisme intransigeant qui se heurtera fréquemment à l'incompréhension de ses proches. C'est ainsi qu'en 1936, quoique hostile à l'action de Franco, il condamne toute intervention de la France dans la guerre civile espagnole, ce dont se désole son ami Malraux.

Trop ardent patriote pour plaire à la gauche, trop convaincu des méfaits du nationalisme pour plaire à la droite, cet homme de gauche cultive l'amitié à la façon des hommes de droite. Vif, subtil, spirituel, il se flatte de n'admirer qu'à bon escient et d'ignorer la haine. C'est vrai qu'il paraît souvent en recul par rapport à des écrivains plus engagés que lui, mais il n'a rien de ces « modérés » que dénonce alors Abel Bonnard. Il a seulement le goût de la probité et récuse tout esprit de système. Désireux de voir au-delà des conjonctures, il croit que l'intelligence peut aider, non seulement à lutter contre la bêtise et le mensonge, mais aussi à dépasser certains clivages. « C'est parfaitement inutile de réfléchir, écrit-il, si je ne peux pas demain remettre en question ce que je pense aujourd'hui, alors que les événements, eux, ont changé ».

Ce brillant causeur se retrouve par ailleurs fréquemment « empêtré dans les imbroglios féminins ». Son premier mariage, en 1920, n'a duré que six ans. En 1928, il se remarie avec une jeune ex-prostituée, Suzanne Musard, dont il est tombé amoureux. S'ensuivra un nouveau divorce en 1937. Mais à cette époque, il a rencontré Mireille.

Mireille Hartuch, à la fois compositrice et chanteuse sous son nom de scène de Mireille, fut à partir de 1928 la collaboratrice de Jean Nohain. Elle passa ensuite deux ans aux Etats-Unis et se produisit notamment à Hollywood. Elle créera par la suite, à la suggestion de Sacha Guitry, son célèbre « Petit conservatoire de la chanson » et composera plus de 600 chansons (« Couchés dans le foin, avec le soleil pour témoin », « Un petit chemin qui sent la noisette »).

S'il faut en croire Mireille, c'est en 1937, assistant à une représentation d'opéra dans la loge de Colette, qu'elle fit la connaissance d'un grand jeune homme brun, Emmanuel Berl, sur qui elle faisait visiblement forte impression, mais dont le regard insistant finit par l'agacer. Peu de temps après, lors d'une tournée sur les routes de France, deux paquets enrubannés sont apportés dans sa loge. Le premier contient une bague ornée d'un diamant, le second un numéro de *Marianne* annonçant à la une son mariage avec Berl ! Furieuse, elle froisse le journal et fait renvoyer le cadeau accompagné d'une lettre : « Monsieur, sous peine de poursuites graves, je vous somme de faire publier, et ce dans les plus brefs délais, un démenti formel de cette information honteusement mensongère et je ne vous salue pas. Mireille ». Le démenti paraît quelques jours plus tard. Mireille adresse alors à Berl une nouvelle missive : « Cher Monsieur, à présent je vous épouse ! » Le mariage a lieu au mois d'octobre. Sacha Guitry est le témoin de Berl. Mireille, de quatorze ans sa cadette, a pour témoin Jean Nohain.

En 1937, les éditions Gallimard ayant décidé de vendre *Marianne*, Berl quitte le journal. Il écrit d'abord dans *La République*, journal dirigé par le radical de droite Emile Roche, puis lance en 1938 l'hebdomadaire pacifiste et pamphlétaire *Pavés de Paris*, qu'il dirigera jusqu'à l'exode de 1940 et dont il assure seul la rédaction.

La même année, il publie *Frères bourgeois mourez-vous ?*, ouvrage dédié à Paul Morand. Drieu La Rochelle, qui n'a pas apprécié les pages consacrées à sa *Rêveuse bourgeoisie*, parue

un an plus tôt, se brouille avec Berl, dont il s'inspirera dans *Gilles* (1939) pour créer le personnage de Preuss, journaliste juif surgi de nulle part (« Quant à Preuss, clair, voire élégant dans chacune de ses phrases, il était inapte à mettre de la cohérence dans les moments de sa pensée… »), celui de Rébecca lui étant inspiré par Elsa Triolet.

Berl prend position en faveur des accords de Munich, votés à la Chambre des députés le 5 octobre 1938 par 535 voix contre 74. Cette position lui sera longtemps reprochée, mais jamais il n'acceptera les accusations de « défaitisme » portées contre lui. Trente ans plus tard, dans son essai sur *La fin de la IIIe République*, superbe mélanges de réflexions, de portraits et de souvenirs, il écrira : « Je persiste à penser que j'avais raison. Il m'a bien fallu constater que tout le monde me donnait tort ; les uns parce que haïssant les fascismes, je m'obstinais à détester la guerre, les autres parce que haïssant la guerre, je m'obstinais non seulement à détester les fascismes mais à prédire leur ruine ».

Lors de l'exode, le couple Berl se replie dans le Sud-Ouest. A la mi-juin 1940, alors qu'on lui a déjà demandé de rédiger un projet de discours pour Paul Reynaud (son texte fut refusé), Yves Bouthillier, ministre des Finances et du Commerce, lui propose de récrire aussi des discours de Pétain, alors président du Conseil (il ne se verra donner les pleins pouvoirs, par la Chambre du Front populaire, que le 10 juillet). Dans la nuit du 24, il récrit donc le discours de Pétain prévu pour le lendemain, inventant des phrases qui vont rester célèbres : « Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal » et « La terre, elle, ne ment pas. Elle demeure votre recours. Elle est la patrie elle-même. Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de France qui meurt. Une jachère à nouveau emblavée, c'est une portion de France qui renaît ».

En juillet, Berl fait un bref séjour à Vichy (une « opérette lugubre »), où il rencontre Drieu pour la dernière fois, puis part rejoindre Mireille à Cannes. En juillet 1941, il ira se réfugier en Corrèze, à Argentat, où le rejoignent Bertrand de Jouvenel, André Malraux et le dessinateur communiste Jean Effel, et où il continue à travailler à une grande *Histoire de l'Europe* entamée deux ans plus tôt. C'est là, le 16 mars 1945, qu'il apprendra la mort de Drieu. « Son suicide, dira-t-il, est un garant de plus de sa noblesse, nullement de sa foi » (*Prises de sang*, 1946).

A la Libération, on ne peut bien entendu rien lui reprocher, mais son pacifisme « munichois », son amitié pour Drieu, qu'il n'a jamais renié, son hostilité à toute intervention en Espagne, ses discours rédigés pour Pétain, sans le rendre véritablement sulfureux, le font plus ou moins tenir à l'écart. En outre, les excès de l'épuration l'indignent. Berl, écrit encore Bernard de Fallois, « a toujours pensé qu'à la guerre, il n'y avait pas des vainqueurs et des vaincus, mais des vaincus et des perdants. Il n'est pas du côté des vaincus, certes, mais il est du côté des perdants ». « Si l'Occupation fut une maladie, dira Berl, la Libération, avant de devenir un retour à la santé, fut, dans toute l'Europe, une fièvre et une furie ».

Après 1945, il se tient donc éloigné de la vie politique et se consacre à la littérature et à la rédaction d'ouvrages autobiographiques, dont *Sylvia* (1952), l'un de ses chefs-d'œuvre, qui lui donne l'occasion de revenir sur son premier amour. Il voyage aussi en Argentine, donne des cours au Collège d'Europe de Bruges, se rend à Delphes et à Moscou, écrit dans *La Table ronde*, tient une chronique dans la revue *Preuves*, préface Tocqueville, puis *La guerre à neuf ans* de Pascal Jardin. En 1958, on retrouve sa signature dans les *Ecrits pour une renaissance* publiés chez Plon par le groupe de *La Nation française*, aux côtés de Pierre Andreu, Jean

Brune, Pierre Boutang, Jules Monnerot, Gustave Thibon et quelques autres. L'Académie française lui décernera en 1967 son Grand Prix de littérature.

Son visage évoque alors à la fois Voltaire et Bertrand Russell. Le même sourire ironique, malicieux, pétillant d'intelligence. La même élégance, la même acuité psychologique. Il écrit dans un style fluide, éloigné de toute emphase, faisant preuve dans tous ses livres d'une formidable érudition tempérée par le sens des nuances. Moraliste sans être pesant, il se passionne pour les idées sans être un intellectuel et parle de lui sans jamais tomber dans l'égocentrisme, conscient que ses souvenirs éclairent les sujets qu'il traite. Préférant la vérité à la notoriété, il réussit enfin l'exploit de cultiver l'esprit critique sans jamais tomber dans le sectarisme.

Insensible à toute distinction entre histoire sacrée et histoire profane, il exècre le manichéisme et l'anachronisme, qui peignent tous deux l'histoire en noir et blanc : rien n'est plus stupide et plus malhonnête, dit-il souvent, reprenant une idée déjà avancée par Aragon dans *La semaine sainte*, que de juger une époque avec les critères de l'histoire ultérieure, de condamner « les morts au nom d'idées et de valeurs qui se sont élaborées bien après eux ». En 1961, il écrit dans la revue *Preuves* : « Il me semble que plus on va, plus facilement on se contente de mettre, en toute simplicité, d'un côté les bons, de l'autre les mauvais : pour ceux-ci, pas la moindre circonstance atténuante ; envers ceux-là, pas la moindre réserve, la moindre réticence ».

Très lié avec Roger Nimier, mais aussi avec Albert Camus, il affirme en 1957 que la crise des temps modernes est d'abord une crise intellectuelle et morale : « Elle tient à ce que les hommes font trop de choses, qu'ils les font trop vite et sans bien savoir pourquoi ». Toujours aussi hostile au nationalisme, il s'emploie à démystifier les « histoires nationales élaborées par le XIXe siècle », dans lesquelles il ne voit que des « collections de mythes » instrumentalisées pour défendre des causes ou justifier des haines. C'est d'ailleurs en réaction contre les nationalismes – et aussi parce qu'il s'est convaincu que « les guerres européennes sont dans une large mesure des guerres civiles » – qu'il poursuit la rédaction de son *Histoire de* l'Europe, dont les deux premiers volumes ont paru entre 1945 et 1947, mais dont le troisième ne sera publié qu'après sa mort, en 1983.

L'Europe, selon lui, ne peut se définir ni par la géographie, ni par la religion, ni par le sang. « L'Eglise s'est dite catholique pour se proclamer universelle, rappelle-t-il. Le nom même qu'elle a choisi s'oppose à ce qu'on la regarde comme l'expression d'un territoire quel qu'il soit, d'un peuple quel qu'il soit ». L'Europe est en fait à ses yeux une civilisation, c'est-à-dire un « ensemble de structures engendrées par un certain système de valeurs » forgées par des expériences communes.

A partir de 1968, Berl se lie avec le romancier Patrick Modiano, avec qui il publiera une série d'entretiens en partie rédigés à partir de propos enregistrés par Pascal Sevran (*Interrogatoire*, 1976). « Mon passé m'échappe, y dit-il. Tout devient ou fantôme ou mensonge ». Modiano, à qui Berl a dédié son dernier ouvrage, *A venir* (1974), fera par la suite beaucoup pour servir sa mémoire. Il sera aussi son exécuteur testamentaire.

Emmanuel Berl meurt le 21 septembre 1976, la même année que Malraux, peu de temps après avoir enregistré pour France-Culture un dialogue avec François Mitterrand. Sur sa

tombe du cimetière Montparnasse, en dessous de son nom, on lit : « Théodore ». C'est le surnom que lui avait donné Mireille.

Alain de Benoist

Emmanuel Berl, *Essais. Le temps, les idées et les hommes*, Editions de Fallois, 773 p., 26 €, (1ère éd. en 1985).
Emmanuel Berl, *La fin de la IIIe République*, Gallimard, 376 p., 22,50 € (1ère éd. en 1968).
Les deux livres sont préfacés par Bernard de Fallois.